

SCAN 16 – Toulouse 8, 9 septembre 2016

« *Mètre et paramètre, mesure et démesure du projet* »

Propos introductif

Tout d'abord, qu'il me soit permis d'exprimer à titre personnel toute ma gratitude aux organisateurs de ce colloque qui restent insensibles aux dates de péremption scientifique et qui continuent à me convier dans ces rituels introductifs venant s'enchaîner dans une belle continuité. A un niveau plus collectif, leur engagement et leur dévouement sans failles appellent aussi notre vive reconnaissance

Le programme qu'ils ont proposé définit - comme suit - le domaine du « numérique » :

« *Un outil simple et périphérique, ou, suivant le cas, comme un medium complexe, structurant, et situé au cœur du processus.* » (fin de citation)

Mais cette définition est infléchie en ces termes :

« *Il serait sans doute plus réaliste de considérer qu'il dépasse le statut d'outil pour venir instituer, dans le processus de conception, un ensemble de concepts interférant avec les notions d'espace, de culture, de société, d'éthique, d'esthétique (pour n'en citer que quelques unes).* » (fin de citation)

Si l'on se met en devoir d'exemplifier les concepts en question et les modalités des interférences invoquées, la tâche ne relève pas de l'évidence.

Essayons, ensemble ce matin, de nous prêter au jeu et de nous livrer à l'expérience en nous interrogeant :

« Quels concepts susceptibles d'être instrumentés à l'aide de l'outillage numérique dans une séquence de réalisation d'un projet architectural, urbain, ou paysager pourrait être mis en œuvre pour traiter du registre « spatial » ? Le premier invoqué. »

De fait, la question en soulève en préalable pas mal d'autres, notamment celle-ci : « Quelle acception est donnée au terme concept ? Est-il considéré comme élément du discours scientifique, ou dans une visée plus empirique, comme élément opératoire de la conception (du type : des références, des préceptes, des figures, des motifs, des effets, des patterns ...) ?

Dans la conception ordinaire non-numérique, ces éléments pourraient relever notamment de procédures renvoyant tout à tour et au fil du temps :

- à la composition symétrique axialisée et hiérarchisée des Beaux-Arts ; au plan ouvert de Wright, au plan libre de Le Corbusier ; au Raum plan de Loos ; à l'opposition espace-servant/espace servi de Khan ;
-
- plus actuelles : à l'organisation atmosphérique de P. Zumthor ; à la différenciation thermique de Christophe Amsler, au continuum ambiantal de Kasuyo Sejima ; et, pour clore la marche, aux télescopes et aux lévitations de Rem Koolhaas .

Si l'on met à part les tentatives simplistes de composition automatiques des temps héroïques des années 60/70, tentatives dites d' « allocation spatiale », on ne peut pas dire que l'on ait beaucoup avancé dans la prise en charge par l'instrumentation numérique des opérations que l'on vient d'évoquer.

Les procédures de conception paramétrique opèrent sur et viennent modeler la conformation de la matière, mais elles peinent à organiser le vide de l'espace et son dialogue avec les éléments construits. La spatialisation projectuelle relève d'une différenciation des entités spatiales, du séquençage et de l'assemblage des creux et des vides tant internes qu'externes de l'édifice. Il reste bien du chemin à faire pour en modéliser la complexité des articulations et la subtilité des transitions.

Dans le temps qui m'est imparti, je vais devoir vous priver de l'examen des procédures que l'appareillage numérique serait susceptible de déployer pour traiter des registres culturels, sociétaux, éthiques qui étaient appelés en introduction du programme.

Je vous invite à vous livrer à l'exercice - seuls ou en groupes - pour tenter d'apporter vos propres réponses à ces interrogations. Je me contenterai d'évoquer le dernier champ thématique invoqué : celui de l'esthétique.

Vous conviendrez que ce n'est pas le plus aisé à traiter, mais il va me permettre de m'inscrire dans la problématique de la « démesure » inscrite au programme de ce Colloque.

Le poétique table - selon le philosophe Renaud Barbaras (*Métaphysique du sentiment* p. 174) - sur un sentiment fondamental du monde. Il tente de le

dire en un dire qui excède le plan de la signification. Mais le poétique ne renvoie pas exclusivement à la seule poésie littéraire, il apparaît comme le principe d'unité de l'esthétique elle-même.

Renaud Barbaras emprunte cette idée à Mikel Dufrenne (*Le poétique*, p. 114) Ce sentiment fondamental du monde nul appareil conceptuel ne peut en rendre compte. Le régime esthétique du vécu d'un édifice fonctionne également comme une expérience qui outrepassa l'usage ordinaire. Il relève d'une forme de transport extatique transcendant.

Comme le rappelle un autre philosophe Paul Audi, c'est cette forme d'hybris, cette part excédente que Nietzsche juge indispensable pour qu'il y ait de l'art (dans *Le Crépuscule des idoles*, § 8 : « *Flaneries d'un inactuel* »).

Nietzsche aborde à de multiples reprises ce pacte qui lie le créateur au récepteur, l'artiste au lecteur ou au spectateur et qui l'engage à communiquer l'état d'exaltation qui est sien au moment de la création : état qu'il définit pour l'un et pour l'autre comme relevant de l'ivresse .

Communiquer cette ivresse, la donner en partage à tous ceux qui - à un titre ou à un autre - sont pris dans des expériences vécues à l'approche ou au sein d'un édifice : pourrait être considéré comme l'enjeu d'une esthétique architecturale.

Rappelons que celle-ci ne relève pas exclusivement d'une vision statique des apparences, mais qu'elle renvoie à une expérience prise dans une mobilité et une multisensorialité, venant configurer le champ syntonique des ambiances.

Notons aussi que le mot d'ordre nietzschéen se rapproche de l'appel à la manifestation d'un espace indicible par ce grand lecteur de Nietzsche qu'était Le Corbusier.

Cette exaltation est marquée par toutes les caractéristiques de l'intense qui se définit précisément comme dénué de toute limite et de toute mesure. Il se voit ainsi marqué par les attributs paroxystiques de la démesure. Faut-il, en conséquence, voir en celle-ci la norme de l'expérience esthétique ? N'en est-elle pas davantage le symptôme ?

Quoi qu'il en soit, cette incapacité de la signification, cette impossibilité de la mensuration rend le contenu esthétique de l'objet architectural insaisissable par les descriptions rationnelles du type de celles de la morphologie géométrique, ou de l'assemblage tectonique. On est donc fondé à s'interroger : de quelle objectivation, de quelle formalisation, de

quelle modélisation, du type de celles qui sont au cœur des procédures numériques, pourraient bien relever ce traitement de l'esthétique architecturale ?

Risquons quelques hypothèses qui restent bien aventureuses, même si elles ont été testées ici ou là. J'évoquerai successivement, avec à l'appui quelques images :

- l'analogie plastique avec les décalages de sens caractéristiques du langage poétique. Certains reconnaitrons la trace à l'écran des parcours exploratoires en la matière du groupe A M C , animé par Michel Léglise dans les années 2000 à l'école de Toulouse .

- la stimulation effusive par la composition d'images fixes ou animées (abordée dans la thèse de Guillaume Meigneux au CRESSON à Grenoble)

- l'euphorisation extatique par la simulation numérique de sollicitations multi-sensorielles associant le visible et l'audible, où le projet sur l'apparence vient se composer avec un projet sonore.

- l'interaction dynamique avec les métamorphoses d'espaces virtuels immersifs.

- ...

Toutefois, ne sous-estimons pas le péril que pourrait représenter la mise en œuvre d'un tel programme dans l'enseignement de l'architecture et la nécessité de l'assortir des indispensables cellules de dégrisement. Nous pouvons avoir une confiance aveugle dans l'aptitude des institutions à perpétuer celles-ci et à y prodiguer des traitements palliatifs éprouvés, ces derniers généralement pétris de certitudes et de rationalités tant apaisantes que rassurantes.

Soyez remerciés de votre aimable attention.

Jean-Pierre Péneau